

et après avoir examiné la riche collection de modèles de la salle des Beaux-Arts, qui avait été magnifiquement décorée pour la circonstance, leurs Excellences sont montées dans les immenses ateliers qui occupent l'étage supérieur de la maison et s'étendent de la rue St-Jacques à la Rue des Fortifications. Là les attendaient, travaillant sous l'œil des professeurs, les élèves dessinant, modelant, sculptant, faisant raser la soie, la lime et le rabot, et leurs Excellences ont pu se rendre compte en même temps de la vraie vie des ateliers, du charme des Beaux-Arts et de l'intérêt de l'industrie.

Des pièces de mécanique occupent les quatre étages de la partie de la salle réservée à l'industrie et à côté des diverses pièces de menuiserie, on remarquait un monument en bois, de l'ordre Toscan, avec escaliers, pilastres, chapiteaux, dôme, corniche, le tout parfaitement exécuté en bois d'après le plan et sous la direction de leur habile professeur, par M. J. Napione et ses compagnons d'étude.

Le modelage présentait plusieurs intéressants sujets, notamment le *Crepuscule* d'après Michel-Ange. Cette étude est d'un très-haut mérite, elle est traitée par l'ébauchoir de M. John Keiller, et si elle avait été achevée l'Institution aurait été heureuse d'en faire don à leurs Excellences, avec le bas-relief de M. Berube que M. l'Abbe Chabert, directeur de l'Institution, a présentée au nom de son école aux illustres visiteurs.

C'est une sculpture en bas-relief d'environ deux pieds carrés, représentant un groupe de Lion et Panthère. Le modèle fut partie de l'admirable collection envoyée en présent à l'Institution de M. l'Abbe Chabert par le ministère des Beaux-Arts de Paris. La copie de cet intéressant sujet a été faite par M. J. C. Berube. L'exécution est des plus fidèles et révèle un artiste qui saura distinguer dans ses entreprises artistiques, et faire honneur à son savant professeur.

M. l'Abbe Chabert a remercié leurs Excellences en termes chaleureux de la visite dont Elles avaient honoré son école et Lord Guilford dans la réponse qu'il lui adressa, dit qu'il appréciait fortement les efforts qu'il avait accomplis pour l'éducation artistique de la jeunesse, et qu'il promettait d'achever son œuvre tant qu'il serait en son pouvoir. — *National*, 8 février, 1874.

DES OUVRIERS ET MATHÉMATIQUES — Il y a des gens qui font le bien par ambition, d'autres pour leur avantage personnel et un petit nombre pour le bien lui-même et par pur esprit de dévouement. Hélas ! ils se font de plus en plus rares ces vrais amis de l'humanité, dans notre siècle d'égoïsme où l'argent est devenu la mesure et le mobile des actions de l'homme ! Aussi lorsqu'il se trouve dans la foule une de ces âmes fortement trempées, qui paraissent déclassées au milieu de nous, il est du devoir de la presse de la signaler, et de le citer en exemple à nos contemporains.

Notre ville possède un de ces hommes, elle ne peut qu'être fière de le posséder, et l'indifférence qu'elle lui témoigne, mais elle en serait bientôt convaincue, si, comme nous, elle le voyait à l'œuvre tous les jours, faisant un bien immense au milieu de notre jeunesse.

Ce sont ceux qui d'abord de nos jours, tissent une visière à l'École des Arts et Métiers de M. l'Abbe Chabert, rue St-Jacques, et ils seront persuadés du bien que cet homme trop modestement, mais fatigué de l'art et du progrès de notre pays, accomplit sans bruit, sans réclame. Ils verront là, au-delà de deux cents élèves, dirigés par une dizaine de professeurs, travaillant à acquiescer des commissions théoriques et pratiques sur les Beaux-Arts, les Arts et Métiers, les sciences et les diverses industries, connaissances qu'il leur serait difficile de trouver ailleurs.

Dans ce local exigé, bien que la salle ait environ 70 pieds de longueur, se pressent des jeunes gens occupés, les uns à faire du dessin, les autres de la mécanique appliquée, et d'autres encore de l'architecture.

Dans une autre partie de la salle de travail, nous en voyons plusieurs enfantant des blocs de terre pour reproduire dans cet argile, soit une Psyche, soit un gladiateur mourant, ou le crepuscule de Michel-Ange, soit la figure arabe et stupéfiante de la tête du gros Valentin. Plus loin encore, nous voyons, sur plusieurs tables, un outillage complet de menuisiers, de serruriers, de mécaniciens, etc. C'est là que viennent appliquer la théorie, qu'on vient de leur enseigner, les futurs artistes, sculpteurs et mécaniciens de Montréal.

Il y a là des ingénieurs, des mécaniciens, des statuaires de nos premiers ateliers. Nous ayons pris la peine d'en interroger plusieurs, et tous nous ont dit qu'ils retiraient le plus grand profit de l'enseignement qu'on leur donne gratuitement. Un mécanicien de nos ateliers a vapeur nous disait : « Avant de venir ici, je faisais marcher une machine à vapeur, mais je ne pouvais me rendre compte que de trop peu de choses, et si l'on s'agissait de réparer ou de fabriquer une pièce, je n'y arrivais qu'à l'aide de tâtonnements. Maintenant, j'ai des règles sûres qui me permettent d'arriver au but sans hésitation. »

Qu'il y ait une école de ce genre à Montréal, nous l'établirions ; mais qu'elle y existe dans les conditions où elle se trouve, c'est ce qui nous frappe d'admiration. Apprenons-le, ceux qui ne traversent point la rue sans espoir de profit, ces deux cent vingt élèves sont admis gratuitement chez M. l'Abbe Chabert.

Mais ce n'est pas tout. M. Chabert met à leur disposition le local, son temps, son énergie, ses talents, ses mo-

dèles et ses professeurs, dont il doit payer plusieurs à même ses propres ressources.

Mais ce n'est pas tout encore. M. Chabert n'a pas vu le pactole couler dans sa caisse — eh bien ! que faut-il pour suppléer à ce grand déficit, le seul que nous lui connaissons ? Il donne, dans plusieurs familles et collèges, des leçons de langue française, de dessin, etc., et le produit de son travail, croyez-vous qu'il le place à la caisse d'économie — ou bien à gros intérêts dans les sociétés de construction ? Point du tout, cet argent, peut-être gagné, soutient l'école des Beaux-Arts, où les élèves sont admis gratuitement.

Si ce n'est pas là de la philanthropie, de la charité mal entendue — eh ! le monde, mais excellentement compris — suivant le ciel — nous ne nous y connaissons point. Le monde dira que M. Chabert est un élanatique de l'art, un docteur, un bon — nous dirons, si vous voulez, que c'est un bon, mais comme St-Vincent de Paul, comme ces missionnaires, comme tous les hommes héroïques qui immolent pour le bien de leur semblable.

Maintenant, voyez ou nous voulons en arriver. Nous demandons au gouvernement de venir au secours de M. Chabert, de lui donner quelques fonds, non pas proportionnés au bien qu'il fait, mais dans la mesure de ses moyens. Nous ne faisons pas cette demande dans l'intérêt de M. Chabert — ce serait l'insulter — mais dans celui de l'école, de la classe ouvrière, et de ses professeurs, dont plusieurs ne peuvent sacrifier leur temps sans rémunération. Il ne s'agit pas ici d'une affaire politique, et nous espérons que toutes les personnes qui s'intéressent aux arts parmi nous, se hâteront d'être respectés auprès du gouvernement. — *Moniteur* du 2 mars 1874.

L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS ET MÉTIERS — Nous avons eu déjà l'occasion de parler à différentes reprises de cet établissement dont le public en général ne semble pas encore apprécier, comme il le devrait, l'importance, les bienfaits accomplis déjà, et les résultats, bien autrement favorables encore, qu'il promet pour l'avenir. La seule explication qui nous vienne à l'esprit, pour nous rendre compte de cette sorte d'indifférence, c'est que nul ne peut imaginer qu'il ait pu être possible, à une époque où l'on se complait tant avec d'aussi faibles moyens. Quand on parle d'une école des beaux-arts et de leur application à l'industrie même, de modèles, de bas-reliefs, de statues, de dessins dans toutes les branches, académiques, ornements, paysages, machines, outils, d'appareils de chimie et de physique, on songe de suite à une institution, maintenant dirigée aux frais d'un gouvernement quelconque, et l'on ne s'en occupe pas autrement, se reposant sur le savoir, l'expérience, ou le devoir d'employés justement rémunérés et intéressés naturellement à ses succès et à sa gloire.

Quand on apprend ensuite que l'enseignement y est gratuit, que des jeunes élèves peuvent recevoir une instruction artistique et scientifique sans avoir à déboursier un sou, ni à solliciter de hautes protections, sans être tenus d'exhiber d'autres titres que ceux du zèle, de la bonne volonté, du désir d'apprendre, on est enclin à murmurer un peu sur une générosité aussi exagérée, ou bien l'on s'écrie que cette extravagance par le dévouement et l'enthousiasme de quelqu'un philanthrope millionnaire et l'on ne s'en occupe plus de rien.

Pourtant il n'en est rien, l'école dont nous parlons meurt que par ce que nous observons le fonctionnement, au le voyage immédiat de notre laboratoire estival, est bien l'œuvre du dévouement et de l'enthousiasme d'un seul, mais il ne faut pas nous laisser plus à nos commodes fractions, n'ont rien pour nous dans l'affaire. Un seul homme, pauvre, mais le *plutôt entrepris, persévère* qu'au-delà, mais avant pour lui le savoir, acquies aux bonnes sources, une énergie inépuisable, un amour, des ordres presque, du bien et du beau, a pu jusqu'à présent réussir à opérer ce que partout on appellerait un miracle.

*National* du 16 mai 1874.

SUR LES BÉNÉFICES DE L'INSTITUTION CHABERT. — M. l'Abbe Chabert est enfin arrivé à l'Hopital, et son institution est fermée à nos ouvriers. Ce propagateur des arts, après avoir passé en de si longues années de succès, mais, sans protection aucune de la part du gouvernement, se demande si c'en est donc fait des arts au Canada. Si ce peuple émanement dote pour les beaux-arts, ne pourra-t-il pas parvenir à faire apprécier à ses hommes d'état la culture de ce champ si vaste et si fécond pour l'honneur et la richesse de la Puissance ?

Qu'il en soit, succombant à la fatigue, un chagrin et à la maladie en face de la négligence des uns et de la lâcheté des autres, il a dû fermer l'*Institution Nationale spéciale des Beaux-Arts, Sciences, Arts et Métiers et Industrie*, cette seule maison spéciale pour l'ouvrier canadien. — J'aurais dû, dis-je, en faire une « tour bellise », en un mot, une « maison de vie » pour l'industrie nationale, et j'en ai cru que une fois.

Faut-il donc que, rendu à son avant dernière étape, à l'Hopital, sa mémoire, pour tout souvenir, lui dise, que, après Diogène, il aura parcouru, en plein midi, la lanterne à la main, une période de dix ans, sous les fenêtres du ministère, sans y trouver un seul homme ?

Diogène dut s'en attrister à l'abri de son tonneau, il en gemit, lui, sous le toit d'un hôpital.

Si le gouvernement local ne se croyait pas autorisé à

detourner, pour l'encouragement ou plutôt pour la création de l'industrie parmi nous, l'insignifiante somme qu'attendait M. l'Abbe Chabert, il eût dû certainement observer cette règle dans toutes ses conséquences. Mais la plus grande faute qu'on puisse reprocher à l'administration qui vient de disparaître, c'est d'avoir, par l'entremise de son chef, cruellement louché le devoyé professeur verbalement et par écrit même, d'espérances qu'on n'a pas en le courtoisie ou la simple justice de réaliser. — *National* du 25 septembre 1874.

A LA PRESSE DU CANADA.

Hospice du Sacre-Cœur, le 8 octobre 1874.

Messieurs les Rédacteurs. — La suspension de l'École Nationale Spéciale des Beaux-Arts, Sciences, Arts et Métiers et Industrie, est un fait qui surprendra tout vrai patriote, et sera vivement regretté des sujets entre les mains desquels repose le perfectionnement des œuvres d'art et des travaux d'industrie du pays.

Si l'enseignement de cette institution devait n'avoir pas été compris par le gouvernement (ce que je ne puis pas admettre), ce serait une vraie plaie pour l'esprit et l'avenir du Canada, mais s'il a été compris, je déclare que je suis incapable d'expliquer sa chute, puisque si peu de ressources auraient pu le soutenir dans son succès.

Toutefois si la politique, je donne à ce mot un sens très large, ne devant pas être la cause de l'insuccès de l'Institution Nationale, ce serait alors, je ne puis sortir de là, la faute de l'école, qui n'aurait pas pris ou su prendre les moyens ad hoc pour s'adresser au pouvoir du pays, afin d'en attirer sur elle l'attention. Et dès lors, jusqu'à présent, l'on aurait jugé l'œuvre seulement que par le peu d'apparence de l'ouvrier.

J'avoue que je m'entends peu dans l'habile manement de tous ces ressorts, leviers et rouages que d'usage les gens prudents et entendus en affaires font jouer pour la réussite d'un grand succès.

Je suis allé droit à mon but avec l'allure d'un homme convaincu de l'excellence de son œuvre, et animé de tout le zèle propre à la donner.

Or, pour cela, pensant que j'arriverais mieux à démontrer et à convaincre par des faits plutôt que par des paroles, avant de faire aucune demande, j'ai eu le courage et la chance aussi miraculeuse que belle de présenter au public une école d'une spécialité incontestable, possédant le plus beau matériel artistique et industriel qui puisse se trouver au Canada, exécutant consciencieusement son vaste programme, et enfin se voyant fréquentée par plusieurs centaines d'élèves de tout âge et de tous métiers.

Bien que j'aie en horreur le réclame aux grandes lettres ou aux grandes phrases, je n'ai cependant pas tenu l'entrée de l'école nationale des Beaux-Arts dans la caverne de Platon, et elle a été parfaitement connue de tout le monde indistinctement. Enseignement constant, lectures publiques, séances publiques de dessin, de modelage, etc., fréquentes expositions publiques rendues solennelles par la visite de nos hommes d'État et des personnages les plus importants du pays, écrits, chroniques des arts, pétitions et visites au ministère, telles sont les mesures que j'ai prises pour faire connaître et protéger cette école toute nouvelle, unique en son genre et d'un si heureux à propos.

Mais une des plus grandes ressources de publicité est sans contredit celle qu'a daigné offrir à l'école nationale des Beaux-Arts la presse canadienne du Canada. Le journalisme est aujourd'hui la sentinelle la plus vigilante et la plus vaillante pour signaler au défendeur de son poste spécial les intérêts d'un pays. Et certes, dans celui-ci, où la liberté la plus large possible, permet aux divergences de sentiments, aux opinions les plus extrêmes, aux principes les plus diamétralement opposés de s'élever également et se prendre corps à corps dans l'arène des débats, l'on doit trouver, plus que surprenant, admirable et étonnant de conviction, de voir ainsi toutes les nationalités distinctes et croyances différentes savoir voir du même point de vue et parler de concert pour accueillir, encourager, défendre et protéger cette cause populaire.

Aussi qu'il me soit permis à ce propos d'en féliciter et remercier la presse générale anglaise et française de la preuve d'intelligence et de courage qu'elle a su déployer envers l'école nationale des Beaux-Arts pendant les longues années de son pénible fonctionnement.

L'Institution Nationale a par conséquent été connue, vue, examinée et étudiée. Elle a donc fait ses preuves exigées, et partant son devoir.

On n'a pas à signaler deux fois à qui que ce soit la découverte d'une mine d'or. Je pensais même que je n'aurais eu qu'à montrer celles qui *avaient* toute matière.

Toutefois, voulant faire triompher la foi et l'espérance sur tout découragement non mérité par la fausse des choses, d'ici à peu de jours nous connaîtrons si l'Institution Nationale des Beaux-Arts devra ouvrir de nouveau ses portes aux classes manufacturières, toutes en attente dans la rue, ou si elles doivent leur être irrévocablement fermées par d'autres mains que les nôtres.

*Nouveau Monde*, le 10 octobre 1874.

L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS — Notre feuille d'hier contient une lettre de M. l'Abbe Chabert, dans laquelle le savant professeur parle de la chute de l'École des Beaux-Arts et annonce que d'ici à peu de jours nous connaîtrons si cette